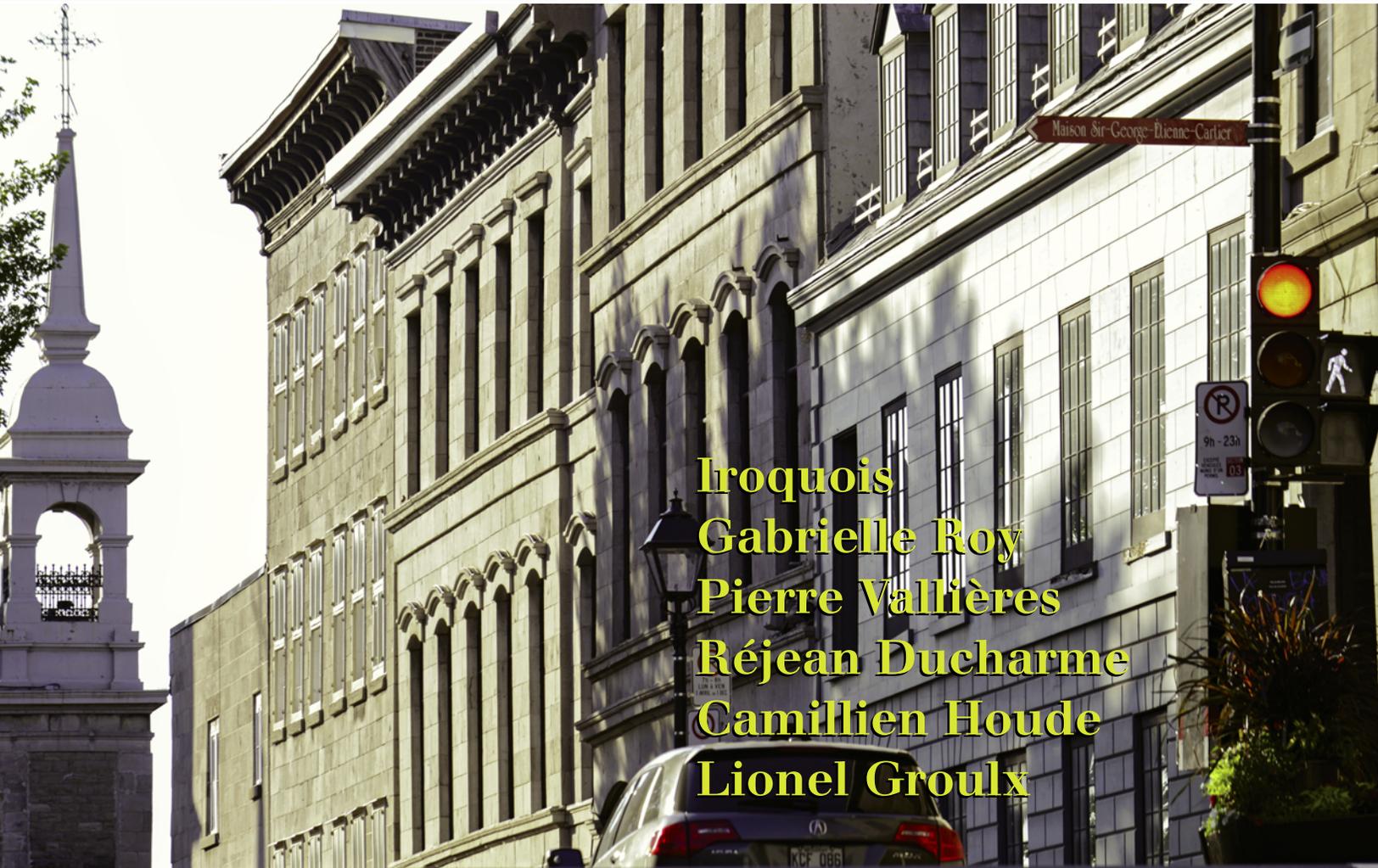




Montréal en tête

La mémoire
de la métropole
du Québec

Revue de la Société historique de Montréal | numéro 69 | automne 2018 | 7 \$



**Iroquois
Gabrielle Roy
Pierre Vallières
Réjean Ducharme
Camillien Houde
Lionel Groulx**



Histoire | Littérature | Arts



Montréal en tête

La mémoire
de la métropole
du Québec



COUVERTURE :

La rue de Bonsecours, dans le Vieux-Montréal. On distingue à gauche l'un des clochers de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours et à droite, au premier plan, la maison Papineau (construite en 1785) où habita le célèbre tribun. Photo : Linda Turgeon.

Numéro 69 • automne 2018

Revue de la Société historique de Montréal,
organisme fondé en 1858 par Jacques Viger, premier maire de la ville

SOMMAIRE

- 3 Convergence • MICHEL LAPIERRE
- 5 Lionel Groulx, un maître à dépasser • ROBERT COMEAU
- 8 Notre réconciliation avec les Iroquois a commencé en 1701
• MICHEL LAPIERRE
- 10 Camillien Houde (1889-1958), l'homme de la Grande Crise
• JEAN-CLAUDE GERMAIN
- 12 *Bonheur d'occasion*, né à l'ombre de la guerre • MARCEL LESSARD
- 14 Inédits des enfants de Louis-Joseph Papineau • GEORGES AUBIN
- 16 L'armistice soudain d'un conflit qui n'en finissait plus
• MOURAD DJEBABLA-BRUN
- 18 Un écrin d'humanité • SYLVAIN LUMBROSO
- 19 La première école de Montréal
• DENYS CHOUINARD et STÉPHAN MARTEL
- 21 Les origines montréalaises de Pierre Vallières
• DANIEL SAMSON-LEGault
- 24 Réjean Ducharme, mon ami • MICHELINE LACHANCE
- 27 L'arrivée en Italie en 1868 du premier détachement canadien-
français des zouaves pontificaux • GUY LAPERRIÈRE

- 29 Denis-Benjamin Viger (1774-1861), Patriote assagi par la
richesse sans en être aveuglé • MARTIN LAVALLÉE
- 31 Louis-Wilfrid Marchand (1833-1896), avocat, trésorier de la
SHM et chercheur en histoire • SERGE TREMBLAY
- 33 L'enquête du père Baudry • SYLVAIN LUMBROSO

À travers les livres

- 35 *Idola Saint-Jean*, femme d'exception • AGATHE LAFORTUNE
- 35 Molson après Talon • JEAN-RÉMI BRAULT
- 36 Les mères de la nation à Montréal • MARJOLAINE SAINT-PIERRE
- 37 Le Canada, victime en 1759-1760 d'une guerre mondiale avant
la lettre • JEAN-RÉMI BRAULT
- 37 Le Plateau Mont-Royal de A à Z • GILLES LAUZON
- 38 Visualiser les origines de Montréal • JEAN-RÉMI BRAULT
- 38 Reconstituer le Montréal de 1741 • ALBERT JUNEAU
- 39 Paul Cliche, un militant déterminé à changer le monde
• PIERRE BEAUDET
- 40 La SHM au fil des jours

Convergence

Une Grande Paix pour les autochtones et tous les autres

Sur la scène internationale, le grand malheur des Québécois, c'est qu'ils se heurtent dans la lutte pour la reconnaissance de leur droit à l'autodétermination, de leur originalité historique et culturelle, voire de leur existence comme nation digne d'intérêt, à un ennemi mythique qui, à leurs yeux, apparaît exagéré, inoffensif. En réalité, il l'est.

Mais, depuis le XVI^e siècle, la vulgarisation plus ou moins haute d'une culture peu à peu mondialisée en a fait, grâce à l'imaginaire qui l'exprime, leur adversaire redoutable. Il

s'agit de l'Amérindien, popularisé notamment depuis le roman américain *Le Dernier des Mohicans* (1826), de James Fenimore Cooper, qui, par son succès aux États-Unis et en Europe, aura devancé, comme l'affirme en 1867 notre écrivain Octave Crémazie, la littérature canadienne-française en la réduisant à une œuvre de « colons » esthétiquement arriérés.

Notre manque de reconnaissance planétaire est extrêmement douloureux, injuste et même tragique. Par rapport aux colonies de langue anglaise beaucoup plus peuplées,

notre petit nombre, et nullement la supériorité de nos vertus, nous permet en effet d'avoir davantage d'humanité dans l'entreprise coloniale.

À ceux qui, nous confondant avec les Anglo-Saxons, nous reprochent d'avoir dépossédé les autochtones, il faut rappeler le jugement lumineux



Maison Malard-Deslauriers (construite entre 1810 et 1812), siège de la Société historique de Montréal, place Jacques-Cartier. Photo : Réjean Mc Kinnon.

de l'Américain Francis Parkman (1823-1893), historien issu de l'élite anglo-protestante : « La civilisation espagnole a écrasé l'Indien ; la civilisation anglaise l'a méprisé et négligé ; la civilisation française l'a étreint et chéri. » On trouve cette phrase célèbre dans *The Jesuits in North America in the Seventeenth Century*, ouvrage publié à Boston en 1867.

Sans les alliances salutaires et les relations suivies dans le cadre de la traite des fourrures entre les Canadiens, ces Français nés ici, et les Amérindiens, le Québec n'aurait jamais pu exister.

En s'appuyant, entre autres, sur les recherches de Denys Delâge et d'Alain Beaulieu, deux éminents spécialistes de l'histoire des autochtones du nord-est du continent, notre article sur les Iroquois rejette la thèse de la présence très ancienne dans la région montréalaise d'une des nations iroquoises : les Agniers (appelés Mohawks par les anglophones). Ceux-ci ne s'établirent près de notre ville qu'au XVII^e siècle et qu'au début du siècle suivant dans les missions catholiques qui leur étaient destinées et qui deviendront Kahnawake et Kanesatake. Notre texte insiste sur la réconciliation des Agniers avec les autres Québécois



Guerrier iroquois. Dessin de Jacques Grasset de Saint-Sauveur (1757-1810). Né à Montréal, installé à Paris en 1763 après la Conquête britannique du Canada, il fera une carrière de diplomate au service de la France. Il sera aussi polygraphe et dessinateur de costumes. Photo : Pinterest.

dans l'esprit de la Grande Paix, conclue à Montréal en 1701 et étendue à une grande partie du continent.

L'idée aurait, à cause de son audace aussi tranquille que sublime, sourit à Pierre Vallières, le révolutionnaire et le mystique, de qui Daniel Samson-Legault, puisant dans des sources inédites, retrace la prime enfance montréalaise. Elle n'aurait sans doute pas déplu à la rêveuse Bérénice Einberg, la narratrice de *L'Avalée des avalés*, roman emblématique de Réjean Ducharme, l'écrivain secret que son amie Micheline Lachance dévoile avec tact et affection dans un émouvant portrait.

Le Saint-Henri de *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, roman un peu plus ancien celui-là, rappelle, comme le montre Marcel Lessard, que le monde ouvrier montréalais méritait grandement de faire son entrée dans la littérature, même s'il n'avait pas le panache de ces travailleurs de Kahnawake qui, ignorant le vertige, contribuèrent à élever les gratte-ciel de New York et impressionnèrent l'influent essayiste américain Edmund Wilson qui, par son livre *Apologies to the Iroquois* (1960), encouragea la renaissance autochtone aux États-Unis et au Canada.

L'article de Jean-Claude Germain sur le maire Camillien Houde montre que l'empathie de celui-ci pour le petit peuple montréalais, victime du chômage durant la crise économique des années 30, fait oublier le conservatisme de l'homme politique. Il rattache Houde au courant de solidarité envers tous les exclus du continent que leurs racines soient millénaires ou très récentes. Même la pensée historique de Lionel Groulx, de laquelle Robert Comeau fait une critique aussi rigoureuse qu'éclairée, participe d'une façon particulière à ce courant. Dans ses *Mémoires* posthumes (1970-1974), Groulx inclut une contestation qui l'apparente aux autochtones ! N'y dénonce-t-il pas parfois, sur le ton d'un véritable aborigène, le « colonialisme » culturel des Européens, en particulier des Français ?

■ Michel Lapierre



Revue de la Société historique de Montréal, organisme fondé en 1858 par Jacques Viger, premier maire de la ville

462, place Jacques-Cartier, Montréal

Adresse postale :

C. P. 55017

Bureau de poste Notre-Dame
Montréal (Québec) H2Y 4A7

Téléphone : 514 878-9008

info@societehistoriquedemontreal.org

www.societehistoriquedemontreal.org

Directeur :

Robert Comeau,
président de la Société

Rédacteur en chef :

Michel Lapierre

Secrétaires de rédaction :

Nicole Boyer et Diane Polnicky

Concepteur de la maquette :

Olivier Lasser

Metteur en pages :

Réjean Mc Kinnon

La Société historique de Montréal (SHM) est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Conçu à l'origine comme le bulletin de la SHM, *Montréal en tête* paraît depuis février 1995.

Abonnement d'un an (un numéro), incluant l'adhésion ou le renouvellement de la cotisation annuelle à la SHM : 30 dollars. Les personnes déjà membres de l'organisme reçoivent la revue gratuitement.

Nous exprimons notre gratitude au gouvernement du Québec, en particulier à M^{me} Nathalie Roy, ministre de la Culture et des Communications, et à M^{me} Chantal Rouleau, ministre responsable de la métropole et de la région de Montréal, pour l'aide financière que nous avons reçue. Nous remercions également M. Pierre Graveline, directeur général de la Fondation Lionel-Groulx, pour la contribution financière de l'organisme, ainsi que nos commanditaires du monde de l'édition et du milieu muséal.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2018

ISSN : 1205-6510

Lionel Groulx, un maître à dépasser

Son jeune collègue indépendantiste Maurice Séguin qu'il voyait comme son ennemi était plutôt son critique radical

Robert Comeau

Le rôle exceptionnel joué par Lionel Groulx (1878-1967) dans la première moitié du XX^e siècle rendait nécessaire une biographie substantielle et fouillée de ce prêtre historien qui a reçu l'honneur de funérailles nationales. Bien écrite, cette première biographie monumentale, qui fourmille de renseignements sur la vie et l'œuvre, est cependant peu analytique et demeure superficielle. Le ton y est pondéré à l'exception du surprenant sous-titre : *Le penseur le plus influent de l'histoire du Québec !*

Groulx, contrairement à l'enseignement de Maurice Séguin, croit qu'un État français dans la Confédération possède l'autonomie politique suffisante pour parfaire son autonomie économique et culturelle.

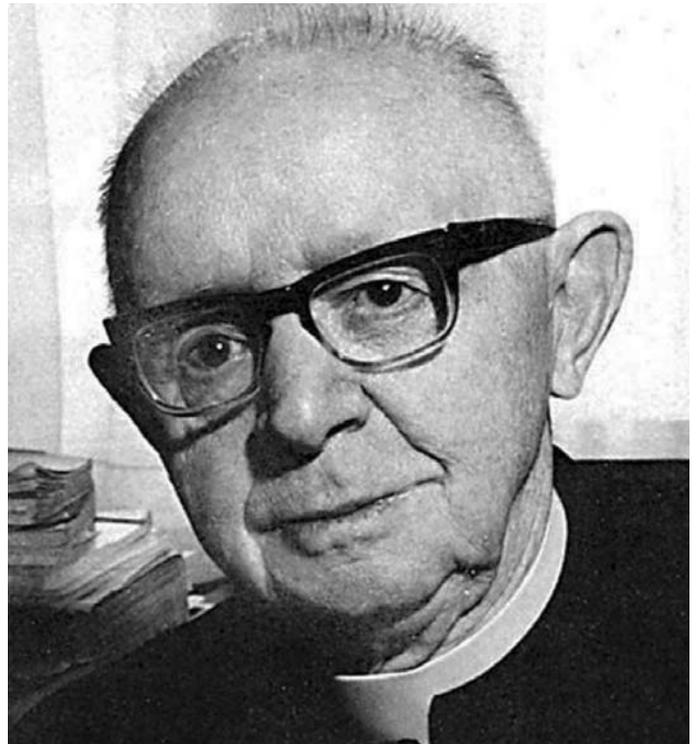
Éveilleur national mais pas pour autant indépendantiste efficace et décidé

L'auteur, Charles-Philippe Courtois, a fait un récit imposant qui témoigne d'une recherche approfondie. L'ouvrage retrace chronologiquement toutes les étapes de la vie de l'éducateur qui suscita l'adhésion des jeunes dès 1912 et fut au sommet de son influence entre les deux guerres. L'historien fut un véritable éveilleur de la conscience nationale en donnant la priorité à l'idéal de devenir « maîtres chez nous ». Courtois

insiste sur le fait qu'il a donné droit de cité à l'indépendantisme avant la Révolution tranquille. Si Groulx a souvent cru à ce but souhaitable, cela n'en fait pas pour autant un penseur indépendantiste efficace et décidé.

Courtois décrit avec beaucoup de détails le parcours intellectuel du professeur et chercheur, à la fois conférencier et animateur nationaliste, ses combats et son œuvre, tant celle de l'écrivain engagé, du romancier, de l'auteur d'écrits intimes que celle de l'historien. Il a bien montré l'influence exercée par ce prêtre né au XIX^e siècle dans un Québec rural traditionnel, sur la société d'avant 1960. Groulx a influencé plusieurs générations de Canadiens français, depuis l'Action française de Montréal jusqu'au Mouvement Souveraineté-Association. Son influence s'est exercée à travers des chefs de parti, comme Paul Gouin, André Laurendeau et René Lévesque, qui ont tous partagé son interprétation de notre histoire et sa conception du fédéralisme. Groulx a endossé la formule des États associés trois ans avant René Lévesque.

Courtois veut démontrer que Groulx, malgré son conservatisme et son traditionalisme sur lesquels il insiste peu, demeure un des pères du Québec moderne, en ayant opéré dans la pensée nationale la rupture, selon lui, avec la vision, dite « pancanadienne », d'Henri Bourassa, en



Lionel Groulx (1878-1967). Photo : Armour Landry, ancien président de Société historique de Montréal.

centrant le nationalisme sur le Québec. C'est assez juste, mais il exagère sa rupture intellectuelle avec Bourassa. Courtois n'insiste pas sur les interventions de Groulx pour l'indépendance du Canada, la défense des Canadiens français minoritaires au Canada anglais. Groulx a publié en 1949 *L'Indépendance du Canada* en souvenir de l'obtention du gouvernement responsable qui cent ans plus tôt aurait fait du Canada, selon lui, un pays libre !

Courtois précise les raisons de son admiration pour Groulx : son activité débordante et son œuvre prolifique. Il insiste sur l'ouvrage collectif *Notre avenir politique* de 1922 qui, dirigé par le prêtre historien, fut le catalyseur des premiers mouvements séparatistes modernes, ceux de 1936-1937 et de la seconde moitié des années 1950. Par cette carrière active qui s'étend sur plus de six décennies, Groulx a pu, résume-t-il, exercer « son influence sur notre destinée

collective, sur la Révolution tranquille elle-même, et donc jusqu'à notre situation actuelle, sa contribution à la politique du Québec d'abord et au mot d'ordre "maîtres chez nous" ».

Sans jamais vouloir s'engager en faveur d'une option constitutionnelle

Bref, Lionel Groulx a toujours travaillé pour que le Québec évolue dans le sens de son émancipation. Et la connaissance de notre passé devait, selon lui, « aider à triompher du défaitisme, de la fatigue culturelle du présent pour donner à la fois l'espoir et la conviction nécessaire à la réalisation d'un avenir meilleur ». Sans jamais vouloir s'engager en faveur d'une option constitutionnelle, il « a toujours défendu une sorte d'ultraétapisme qui passait par l'application de réformes émancipatrices qui rendraient à long terme l'indépendance aisément réalisable », selon Courtois. Mais cette vision idéaliste propre à notre culture politique ne fait pas, hélas, l'objet d'une analyse critique !

Je ne peux résumer ici les 36 chapitres couvrant toutes les étapes de la vie de Groulx, depuis son enfance heureuse à Vaudreuil, son exil au petit séminaire de Sainte-Thérèse avec son adhésion à l'ultramontanisme, au contact des héros du catholicisme du XIX^e siècle, ses difficultés à choisir sa carrière, écartelé entre le désir de servir la religion et celui de servir la patrie, son passage pénible au grand séminaire de Montréal. Finalement ordonné prêtre en 1903, il enseigne à Valleyfield ; l'éducateur devient leader auprès des jeunes dans la défense de la foi et de la nation à travers les conflits avec M^{re} Émard de sensibilité libérale. Il s'implique dans la fondation du mouvement de l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française ; il poursuit des études en Europe. Il fonde et dirige la revue *L'Action française* de Montréal, dont le séparatisme est, selon Courtois, dénoncé par Bourassa. Et il réussit à quitter Valleyfield pour ouvrir une première chaire d'histoire du Canada à l'Université de Montréal en 1915.

Le groulxisme sonne faux auprès des jeunes dès les années 1950

Il s'implique dans les luttes pour le français en Ontario. Il milite contre la conscription de 1917 et plus tard favorise l'émergence du Bloc populaire canadien. On le voit combattre le manuel unique d'histoire du Canada, polémique avec l'abbé Maheux. Après son départ de l'université, il mène une retraite active, se concentre sur son œuvre historique, rédige ses *Mémoires*, dirige l'Institut d'histoire de l'Amérique française et sa revue qu'il a fondée.

Groulx élabore ses grands livres *Notre grande aventure*, *Le Canada français missionnaire* jusqu'au dernier : *Les Chemins de l'avenir*. Courtois n'explique pas suffisamment pourquoi le groulxisme sonne faux auprès des jeunes dès les années 1950, plus ouverts aux problématiques sociales de l'après-guerre et aux appels à plus de liberté et de démocratie.

Dans ce récit fouillé, je déplore que l'auteur n'ait pas tenu compte des développements de l'historiographie. Il nous présente, par exemple, le portrait d'un Groulx séparatiste depuis 1922, ce que plusieurs historiens contestent, dont Pierre Trépanier et Yvan Lamonde, qui sont ignorés.

Groulx présente Maurice Séguin comme un véritable « cas » psychologique

Groulx ne partage pas la critique radicale du régime fédéral faite par



Maurice Séguin (1918-1984). Photo : Septentrion.

les indépendantistes. Pour Groulx, le régime fédéral aurait pu bien fonctionner et rendre justice aux Canadiens français. Tout s'explique par la faiblesse de nos dirigeants et le manque de fierté du peuple, et non par notre situation de minoritaires à Ottawa. Groulx croit que le régime injuste de l'Union de 1840 a été corrigé en 1867. Groulx manifeste une incompréhension de la critique des fondements de sa pensée par Maurice Séguin qui le remplacera à l'université à partir de 1949. Courtois, dans sa section sur l'École de Montréal, n'explique pas les divergences entre Groulx et les « néonationalistes », se limitant à reprendre les propos superficiels de Groulx à leurs sujets, parfois méprisants et mesquins, comme cette mise en garde de l'historien à ses collègues Michel Brunet et Guy Frégault contre l'influence de Séguin, présenté comme un véritable « cas » psychologique.

Ainsi, Courtois en rajoute : « C'est Maurice Séguin qui "convertit" ses collègues à son pessimisme intégral, et, bien plus tard, leur pessimisme inspirera un de leurs étudiants, Denys Arcand. » Ce procès du séguinisme est pour le moins réducteur !

L'historien moderne Séguin, réaliste et matérialiste, n'avait-il pas raison d'insister sur la compréhension des intérêts en jeu, sur le poids des facteurs structurels et la nécessaire prise en compte des intérêts des adversaires pour maintenir le statu quo qu'il ne faut pas sous-estimer ? « L'indépendance ne tombera pas du ciel comme un fruit mur ! » répétait-il.

Groulx se défend bien de vouloir détruire le Canada

Courtois aurait pu présenter ou critiquer l'analyse minutieuse que fait Séguin du séparatisme de Groulx et de ses disciples. Ainsi, pour Séguin, ce sont là en 1922 des « fédéralistes dépités » devant l'Empire britannique qui chancelle avec la lutte de l'Irlande pour son indépendance.

Groulx se défend bien de vouloir détruire le Canada. Ces « séparatistes d'occasion », selon Séguin, ne se fondent pas sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes mais sur l'attente d'un geste de la Providence ! Groulx, contrairement à l'enseignement de Séguin, croit qu'un État français dans la Confédération possède l'autonomie politique suffisante pour parfaire son autonomie économique et culturelle. En cela, le nationalisme de Groulx se fonde sur une conception fédéraliste de l'histoire.

Loin de conserver une distance, Courtois épouse tous les combats de Groulx et ne critique pas les mythes consolateurs, comme celui des deux peuples fondateurs qui peuvent être tous les deux souverains au sein d'un même État. Il règle ses comptes avec les ennemis de Groulx, souvent caricaturés : les esprits laïques, les progressistes sont de vilains gauchistes.

Bref, nous sommes en présence d'une biographie riche d'informa-

tions sur l'œuvre et la vie de Groulx mais malheureusement hagiographique. Courtois aurait dû tenir compte davantage de l'ouvrage de Jean Lamarre sur l'École de Montréal pour mieux saisir les deux conceptions de la nation qui s'affrontent à partir des années 1960 : celle des fédéralistes et celle des indépendantistes. Il est dommage qu'à aucun moment Courtois n'accorde de l'importance à la critique faite par les historiens de l'École de Montréal qui, inspirés par Maurice Séguin, ont donné une orientation plus moderne au sentiment national québécois. S'il faut reconnaître ce que nous devons à Groulx, nous ne devons pas ressusciter le groulxisme, mais en faire une analyse approfondie et surtout une critique radicale. ■

Charles-Philippe Courtois, Lionel Groulx, le penseur le plus influent de l'histoire du Québec, Éditions de l'Homme, 2017, 584 p.

Nouveau président de la SHM, Robert Comeau a enseigné 38 ans l'histoire du Québec à l'UQAM et codirigé notamment l'ouvrage collectif L'Historien Maurice Séguin, théoricien de l'indépendance et penseur de la modernité québécoise (Septentrion, 2006).

CENTRE
D'HISTOIRE
DE MONTRÉAL

CONCOURS PHOTO

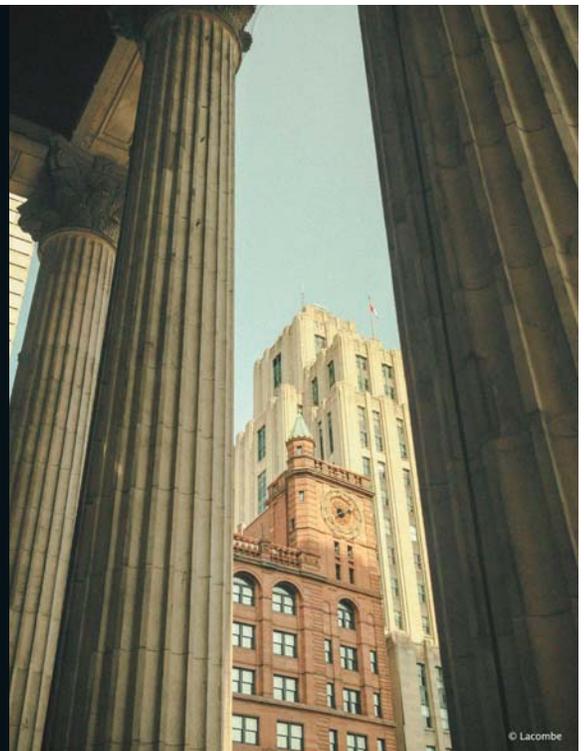
Édition spéciale 100^e anniversaire de Tourisme Montréal

MONTRÉAL, HISTOIRE ET PATRIMOINE

7 000 \$ en prix

ville.montreal.qc.ca/chm/photo

Photo : Nathalie Lacombe



© Lacombe

TOURISME /
MONTREAL



Montréal

PHOTO SERVICE
DEVENIR PRO.



MAISON DE LA PHOTO
de Montréal

Notre réconciliation avec les Iroquois a commencé en 1701

Michel Lapierre

A Montréal, le 4 août 1701, la France conclut la Grande Paix avec les Premières Nations grâce en très grande partie à nos ancêtres canadiens, Français nés ici, qui par le commerce des fourrures s'étaient étroitement liés avec les autochtones. Il s'agissait du véritable acte de naissance d'une Amérique du Nord axée sur le métissage culturel. Ce continent mental souvent oublié diffère de l'actuelle Amérique de culture anglo-saxonne, encore si vivante au Canada et aux États-Unis, pour ne pas dire s'oppose à celle-ci.

Le traité nous unissait aux Iroquois, nos anciens ennemis, qui habitaient

Trouver une entente dans l'esprit même de la Grande Paix de 1701.

l'actuel État de New York, et plus de trente nations amérindiennes dispersées à travers le continent, avec lesquelles nous étions déjà alliés. Un natif de Montréal, l'interprète Paul de Maricourt, de la grande famille des Le Moyne, qui, adopté par les Iroquois sous le nom de Taouestaouis, fut notre ambassadeur auprès d'eux, contribua à ouvrir la voie à la Grande Paix.

Sommes-nous « en territoire mohawk non cédé » ?

Or, en 2018, lors de la célébration à la place d'Armes de l'anniversaire de la fondation de Montréal le



Détail de l'original du traité de la Grande Paix de Montréal (4 août 1701) conclu entre la France, représentée par Louis-Hector de Callière, gouverneur général de la Nouvelle-France, les nations iroquoises et plus de trente autres nations autochtones d'Amérique du Nord. Photo : Archives nationales d'outre-mer (France).

17 mai 1642, une représentante de la communauté mohawk de Kahnawake a souhaité la bienvenue à la foule « en territoire mohawk » du nom discutabile d'une nation qui fait partie de la confédération iroquoise. L'année précédente, à la même occasion, Denis Coderre, alors maire de

La CUISINE raisonnée
Édition 100^e anniversaire
Préface de Daniel Vézina

Célébrons LA CUISINE D'ICI

La cuisine raisonnée
ÉDITION 100^e ANNIVERSAIRE
En librairie le 1^{er} novembre
39,95 \$ • 432 pages • Plus de 1300 recettes

Montréal, a emprunté la formule de certains militants autochtones pour dire que nous étions « en territoire mohawk non cédé ».

Qu'est-ce à dire aux yeux des historiens soucieux de rigueur et de véracité ? Membre d'honneur de la Société historique de Montréal, Normand-Luc Tellier, ex-professeur en études urbaines à l'UQAM, a, en publiant une « libre opinion » sur le sujet dans *Le Devoir* le 23 mai 2018, lancé un débat qui devrait dépasser la polémique pour trouver une entente dans l'esprit même de la Grande Paix de 1701, de laquelle nous sommes tous les héritiers. La SHM organise d'ailleurs une table ronde sur le sujet à Pointe-à-Callière le 1^{er} décembre prochain.

Tellier conteste avec raison l'ancienneté de la présence ininterrompue des Mohawks dans ce qui est devenu depuis le XVII^e siècle le territoire montréalais. Même s'il ne discute pas, dans sa libre opinion, de l'étymologie du mot *Mohawk*, son intervention nous pousse à reconnaître que l'emploi de ce simple terme trahit à lui seul l'étonnante complexité historique, culturelle et politique d'un épineux problème. Comme si de rien n'était, le mot nous jette dans le panier de crabes où se débattent les tenants de toutes nuances d'au moins trois civilisations : l'amérindienne, l'anglo-saxonne et la nôtre, elles-mêmes peut-être divisibles chacune à l'infini !

Du nom si poétique *K-Anié-nke-haka*, nous avons fait Agnier

Kanienkehaka est le nom qu'emploient les membres de la nation iroquoise en question pour se désigner, du moins lorsque tous parlaient une langue vivante : la leur. Il signifie, selon le contexte, « peuple de la lumière », « gens des silex », ces roches que l'on frottait pour faire jaillir du feu, ou encore « enfants des étoiles ». Les pionniers français et leur progéniture canadienne ont décomposé phonétiquement le nom si poétique *K-Anié-nkehaka* pour l'abrégé et en faire *Agnier*. Avant

une époque récente, nos historiens écrivaient donc *les Agniers* pour désigner la nation que les anglophones, quant à eux, appellent *les Mohawks*, empruntant, depuis l'époque coloniale, le terme que les Algonquins employaient pour parler de leurs ennemis, les Agniers, et qui veut dire les « mangeurs de chair humaine » !

Les Agniers actuels, obnubilés par le prestige international de la langue anglaise que la plupart d'entre eux ont adoptée comme idiome courant, même si les plus militants contestent la suprématie en Amérique du Nord de la culture d'origine européenne qu'elle exprime, n'osent se défaire de l'usage consacré du terme étymologiquement injurieux qui les désignent. On ne peut en pratique leur reprocher de renoncer à cette aberration quotidienne de laquelle ils sont les innocentes victimes. Elle témoigne de l'inextricable complexité de leur triste condition anthropologique.

Très conscient de cette complexité, le sociologue et historien Denys Delâge apporte sur les droits ancestraux revendiqués par les Agniers des précisions éclairantes. Il souligne que « les Iroquoiens du Saint-Laurent que Jacques Cartier rencontra entre 1534 et 1542 » disparurent « vers 1580 sous l'effet conjugué d'un refroidissement climatique, de guerres et de maladies, probablement de source européenne ». Ce qui l'amène à mettre en doute l'idée selon laquelle les Agniers « se réclament d'une occupation ancienne de l'île de Montréal parce qu'ils auraient, de tout temps, fait partie de communautés disparues ». Il conclut : « Ni l'archéologie ni la linguistique ne confirment cela. » Puis il précise qu'Iroquoiens du Saint-Laurent et Agniers « parlaient des langues apparentées puisque relevant de la même famille, mais distinctes comme le démontrent, entre autres, leurs chiffres de un à dix ».

La complexité de l'identité des Agniers est singulièrement bien saisie dans un article que leur consacrent François Lemieux, membre de la Société historique de Montréal et ex-président de la Société Saint-Jean-



Kateri Tekakwitha (1656-1680). Huile peinte vers 1681 et attribuée au jésuite Claude Chauchetière qui avait connu personnellement l'Amérindienne, en même temps qu'un autre jésuite, Pierre Choleneq, qui furent l'un et l'autre ses premiers biographes. Le tableau est conservé au musée de la Mission catholique Saint-François-Xavier à Kakawake, près de Montréal. Photo : diocèse de Saint-Jean-Longueuil.

Baptiste de la métropole, et Robert Comeau, président de la SHM (numéro de juin-septembre 2018 de la revue *L'Action nationale*). Le texte évoque notamment le phénomène des captifs qui, issus des incursions menées par les Agniers contre d'autres nations amérindiennes et contre des Blancs, en particulier des colons de la Nouvelle-Angleterre, se voyaient adoptés par les vainqueurs. Il décrit aussi le phénomène des convertis au christianisme ou en voie de l'être, qui, persécutés par les leurs, restés fidèles à la religion ancestrale dans l'actuel État de New York, étaient accueillis au XVII^e siècle par les Jésuites et par les Sulpiciens, comme réfugiés, dans des missions de la région montréalaise qui deviendront les communautés de Kahnawake et de Kanésatake.

Leonard Cohen, modernisateur du souvenir de Kateri Tekakwitha

Leonard Cohen, l'écrivain et musicien anglophone montréalais d'origine juive, est celui qui a le mieux

VOIR PAGE 32 : IROQUIOS